

PRÊCHER SUR LES HISTOIRES DE L'ÉCRITURE

Par John GOLDINGAY, Docteur en Théologie, Doyen et professeur
d'Ancien Testament au St-John's College, Nottingham (G.B)¹

L'Ancien Testament et le Nouveau Testament sont composés de textes narratifs pour plus de leur moitié. L'A.T. est dominé par les deux versions d'une épopée qui commence par la Création et nous fait parcourir l'histoire d'Israël (de la Genèse au Livre des Rois, et des Chroniques à Néhémie). Il comprend aussi un certain nombre de courts récits centrés sur des individus, hommes et femmes : Ruth, Jonas, Esther. Daniel et Job entrent, pour une part, dans cette catégorie. Le N.T. est également dominé par quatre versions d'un nouveau genre narratif : l'histoire d'un messie crucifié en vain. L'une d'elles se prolonge par le compte-rendu de divers aspects des premières années de l'église, persécutée également sans succès.

J'ai signalé précédemment² combien les histoires en général, et celles de la Bible en particulier, créent un univers à découvrir par le regard et l'oreille ; elles invitent à y entrer comme s'il était réel, même s'il contraste avec le monde habituel. En proposant cette démarche, une histoire communique tout autrement qu'une affirmation directe ce que les gens sont encouragés à croire et à faire. Elle agit moins directement qu'un énoncé simple, laissant aux auditeurs une part plus importante de travail s'ils veulent retirer d'elle un enseignement. Peut-être est-ce précisément pour cela qu'elle peut communiquer plus puissamment qu'une affirmation directe. Tout le monde réagit aux histoires. La télévision en est remplie ; la publicité nous montre les bienfaits de tel ou tel produit pour une famille bien précise ; les reportages s'intéressent à l'impact de la politique gouvernementale sur les habitants de telle ou telle rue, dans telle ville. Les

¹ Cet article, traduit par Pascal Hickel et quelques membres du comité *Hokhma*, est repris avec permission de la revue anglaise *ANVIL* 7/2, 1990, pp. 105-114.

² J. Goldingay, « Interpreting Scripture », *ANVIL* 1/1984, pp. 261-264.

histoires constituent donc une forme-clef de communication dans l'Écriture, et, par conséquent, un défi essentiel pour le prédicateur : quelles pistes homilétiques nous suggèrent-elles ?

J'ai été élevé dans cette forme classique de prédication-exposé³ qui cherche à présenter systématiquement, expliquer le message central d'un texte, et ce que chaque élément du texte lui apporte. Ceci, en s'adressant à l'esprit de l'auditeur aussi clairement et directement que possible. C'est la méthode que j'ai voulu adopter en apprenant à prêcher. Elle reste un moyen puissant, efficace d'explication de l'Écriture, largement préférable aux « pensées (en trois points) qui me sont venues et que je me sens poussé à attribuer à l'Esprit-Saint et à vous infliger », qui tombent souvent des chaires évangéliques et autres. Mais elle est surtout adaptée aux textes de la Bible qui présentent eux-mêmes ce caractère didactique : les Prophètes, le Sermon sur la Montagne, les Epîtres ; plus qu'aux matériaux historiques ou narratifs. Souvent, lorsque l'on prêche sur ces derniers, on commence par résumer l'histoire, puis on demande : « Bon, quelle leçon en tirer ? » A ce moment-là, le sermon retombe à plat : lorsque nous abandonnons la forme narrative propre au texte et que nous la ramenons à la forme didactique que l'on trouve ailleurs dans l'Écriture.

Je commençais à en prendre conscience, voici quelques années, et me demandais comment développer une approche de la prédication qui permettrait de mieux traiter les textes narratifs quand je suis tombé sur un livre de John Wijngaards, *Communicating the Word of God*⁴. Il examine utilement les genres homilétiques appropriés aux différents matériaux scripturaires, mais c'est le chapitre sur l'Histoire et le récit qui m'a le plus intéressé. J'avais alors à prêcher sur Abraham et j'ai décidé d'utiliser une méthode proposée par Wijngaards, à savoir reprendre, tout simplement, une partie de l'histoire, et réfléchir sur cette partie (peut-être parler d'une expérience moderne qui pourrait en être l'équivalent) ; puis, raconter la suite de l'histoire et y réfléchir à nouveau ; puis, reprendre encore une autre partie de l'histoire, etc.

Lorsque j'ai prêché, je tremblais de tous mes membres ; j'avais le sentiment de ramener l'auditoire au niveau de l'école du dimanche vieille manière. Pourtant, je ne me rappelle pas avoir jamais reçu autant d'échos positifs d'un sermon. Cela m'a prouvé que les histoires ont un impact aussi profond sur les adultes que sur les enfants. Comme avec ces derniers, vous créez une complicité entre les adultes et vous en leur racontant l'histoire comme s'ils ne la connaissaient pas (il faut éviter les phrases telles que :

³ En anglais : Expository-Preaching (N.d.T).

⁴ Disponible chez Houssetop, 39, Home Street, Londres W1H 1HL, G.B.

« Comme vous le savez... »). Vous leur permettrez ainsi de s'émerveiller à nouveau.

CE QUE LES HISTOIRES VISENT

1. Les engagements auxquels la foi conduit

« Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jn 20,21).

L'envoi des disciples en mission suggère une des raisons de la transmission de récits à propos de Jésus : il est un modèle pour ceux qui répondent à son appel. Ils doivent vivre et agir comme lui l'a fait. De même, les récits concernant Abraham ou Moïse, Josué ou Josias, Daniel ou Esther, Etienne ou Paul, ont été conservés pour, entre autres, servir d'exemples à d'autres croyants appelés à vivre par la foi, exercer des responsabilités, tenir bon sous les pressions d'une vie en pays étranger, témoigner courageusement devant juifs et païens. C'est cette fonction des récits que met en évidence Hébreux, ch. 11. Les histoires illustrent les engagements auxquels la foi nous conduit.

Fournir aux croyants, avec des récits de l'Écriture, des exemples de comportement à adopter ou à éviter, est donc un procédé tout à fait biblique. Bien des ouvrages d'homilétique pourtant s'élèvent contre une telle approche « moralisante » et cette critique est justifiée à 80 %. Elle est très répandue (particulièrement auprès des enfants et dans les cultes familiaux), beaucoup plus que dans l'Écriture elle-même, cette façon d'utiliser les histoires. Elle a des racines théologiques et spirituelles. Cette méthode voit dans la Parole de Dieu la mise au défi d'accomplir certains actes ou de montrer certains signes distinctifs et c'est là sa limite fondamentale. Les récits bibliques insistent au contraire sur les actes que Dieu a accomplis en notre faveur. Prendre des histoires comme exemples de ce que nous devrions faire ou être risque de transformer la foi en une œuvre humaine plutôt que divine.

Si le prédicateur est tenté d'utiliser les récits de cette manière, plus largement que ne le fait l'Écriture elle-même, c'est peut-être qu'il est enclin à penser qu'il n'atteindra son but qu'en disant à son auditoire ce qu'il doit faire. Les gens peuvent alors s'en aller et agir en conséquence. Si l'Écriture n'a pas un tel souci, c'est peut-être qu'elle admet que lorsque nous n'agissons pas ou ne vivons pas comme nous le devrions, en tant que croyants, ce n'est pratiquement jamais par ignorance (comme si, en nous donnant le bon exemple, elle allait nous apprendre quelque chose !). C'est autrement qu'elle doit nous atteindre pour que changent nos attitudes et nos

comportements. Le simple fait de montrer l'exemple à suivre ou ne pas suivre ne peut être d'un grand secours⁵.

2. Les expériences du croyant

Les Ecritures emploient des histoires pour illustrer les expériences de la foi, au moins autant que pour décrire les engagements qu'elle implique. Les histoires nous parlent de Dieu, de sa façon d'agir envers son peuple. Elles nous montrent comment il entre, à sa manière, en relation avec des gens comme nous. Elles nous encouragent et nous interpellent en nous donnant une image plus claire, non pas de ce que nous devrions être ou ne pas être, mais de celui que Dieu est. Les récits de la Genèse, par exemple, décrivent l'attitude de Dieu envers Abraham et Sarah bien plus que la relation qu'Abraham et Sarah entretiennent avec lui. Ils insistent sur le but que Dieu poursuit, sur ses promesses, son initiative, sa bénédiction, l'alliance qu'il conclut. Parfois, la Genèse approuve, implicitement ou expressément, des attitudes et des actions humaines (par ex. en 15,6 ou 22,16) mais c'est relativement rare. Le plus souvent, il est malaisé de décider si les personnages font bien ou mal, ou s'ils agissent pour de justes ou de mauvais motifs. On le voit bien dans la variété des interprétations que des passages comme Gn 16, l'histoire d'Agar, ont suscitées depuis longtemps. Si le propos de la Genèse avait été de présenter Abraham et Sarah comme des exemples, elle aurait distingué plus clairement le bon droit et les torts. Mais si les histoires ont d'abord pour but de nous montrer comment Dieu réalise son plan pour le monde malgré et avec les actions et les circonstances humaines, elles se soucient moins de clarifier les motivations des hommes. On comprend donc que lorsque Es 51 rappelle l'histoire d'Abraham et Sarah, ce soit pour la prendre comme exemple de ce que Dieu peut faire, et non de ce que la foi des hommes peut accomplir.

C'est probablement dans la même perspective que l'on a raconté et conservé les récits sur Jésus. Leur raison d'être essentielle n'est pas de l'ériger en modèle des actes auxquels nous sommes appelés. Ils nous montrent surtout ce que Jésus peut être et faire pour nous. Nous approprier ces histoires, ce n'est pas nous identifier à Jésus, mais aux disciples ou à ses adversaires, à ceux pour lesquels ou malgré lesquels Jésus peut accomplir son dessein.

Considérer des histoires comme illustrations des expériences que la foi implique normalement nous fait approcher de plus près leur nature

⁵ On trouvera un examen des objections que soulève cette forme de prédication sur les textes narratifs chez S. Greidanus, *Sola Scriptura : Problems and Principles in Preaching Historical Texts* (Wedge, Toronto 1970) ; et, plus récemment, du même : *The Modern Preacher and the Ancient Text* (Eerdmans/IVP, Gd Rapids/Leicester, 1988).

intime. Mais cela ne résoud pas tous les problèmes. Toutes les histoires n'incarnent pas le vécu spécifique du croyant. Quel est, en particulier, le propos des récits de miracle ? Si Dieu a délivré Israël à la Mer Rouge, sauvé Daniel des lions, ramené à la vie le fils de la veuve de Naïn⁶, s'il a ressuscité Jésus lui-même d'entre les morts, nous ne pouvons pas en déduire que Dieu agit régulièrement de cette manière pour les générations chrétiennes suivantes. Le martyre n'est sans doute pas fréquent, mais il l'est plus qu'un secours miraculeux. Quelle est donc la pointe de ces récits bibliques de miracles ? Quel message le prédicateur doit-il en tirer ? Ils posent avec acuité une question qui revient à propos de beaucoup d'histoires : celles qui n'indiquent ni ce que Dieu peut faire avec nous, ni ce que Dieu attend de nous. De tels récits partagent avec l'Histoire biblique dans son ensemble la particularité de faire vivre :

3. Les événements sur lesquels la foi est fondée

Cette foi est elle-même Évangile, élément de la Bonne Nouvelle qui se rapporte à un événement. C'est la Bonne Nouvelle pour le présent et l'avenir, mais elle concerne des faits passés. Ainsi, Jean nous dit qu'il a écrit l'histoire de Jésus pour que les gens puissent croire (ou continuer à croire) que Jésus est le Messie, et ainsi trouver la vie en lui (Jn 20,30s ; cf les explications de Luc sur les objectifs de son Évangile, Lc 1,1-4). En 1 Co 15, Paul affirme que le récit de la résurrection de Jésus est important, non pas tant qu'il présente l'expérience de vie nouvelle que les chrétiens peuvent éprouver dans cette vie (encore que cela soit affirmé ailleurs), mais parce que la résurrection de Jésus est un événement accompli une fois pour toutes, dans le passé, et qu'elle rend certaine notre propre résurrection à la fin des Temps.

Les récits de l'Ancien Testament, eux aussi, ont été écrits pour faire revivre les faits advenus une fois pour toutes et sur lesquels la foi doit se fonder aujourd'hui et demain. L'histoire d'Abraham rappelait à Israël qu'il ne possédait un pays que parce que Dieu lui en avait fait cadeau, en accomplissement de sa promesse. Le récit de l'Exode lui rappelait qu'il n'avait été qu'une horde d'esclaves démoralisés dans un pays étranger et qu'ils le resteraient afin que la puissance de YHWH soit manifestée en leur faveur. Les livres des Rois ont montré comment Israël à ignoré pendant des siècles ce que YHWH attendait de lui, expliquant ainsi le dénouement de l'exil. La fonction fondamentale des histoires de l'A.T. et du N.T., c'est de donner vie aux événements sur lesquels la foi est fondée. Nous n'en ferons

⁶ Voir le traitement homilétique que propose P. Geissbühler de ce récit dans l'article qui suit (N.d.R).

pas nous-mêmes l'expérience, mais ils gardent pour nous une importance capitale.

Les histoires bibliques ne se réduisent pas à la réalisation de l'un des trois objectifs que je viens de décrire. Leur profondeur peut tenir en partie au fait qu'elles remplissent plusieurs fonctions simultanément. L'une d'elles, en général, prédominera sur les autres. Ainsi, l'histoire de Ruth montre surtout, à mon sens, comment la providence divine fait passer deux femmes du deuil et de l'exil à une vie nouvelle (il s'agit des expériences du croyant), même si par ces événements elle introduit l'histoire de David (ils deviennent donc fondateurs de la foi), et donne probablement aussi Ruth et Booz en exemples d'assistance, respectivement aux veuves et aux jeunes femmes démunies (peut-être même qu'elle suggère comment trouver un mari !?). La pertinence de certains récits pour aujourd'hui est un sujet de désaccord : par exemple, l'utilisation de l'Exode par la théologie de la libération, ou des récits de guérison et de Résurrection des Evangiles et des Actes par les milieux du Renouveau. La pointe du désaccord tient parfois dans la question suivante : ces récits se bornent-ils à raconter des événements sur lesquels la foi se fonde ? Offrent-ils aussi des modèles de l'intervention de Dieu aujourd'hui, ou de ce que nous devrions faire nous aussi ?

La bonne réponse n'est pas toujours la plus évidente. Certains lecteurs sont souvent choqués par les massacres du livre de Josué, et par les visions de l'Apocalypse annonçant des destructions, en y voyant la chronique de faits passés ou futurs. Mais s'agit-il de cela ? A la lecture du livre des Juges, il devient clair qu'Israël n'a pas véritablement anéanti les Cananéens comme on aurait pu le déduire de Josué ; les études critiques et archéologiques nous détournent de l'idée que Josué constitue une œuvre historique au sens strict⁷. Amos Wilder appelle de tels récits et de telles visions des « fictions sanguinaires (qui) reflètent par les thèmes imaginaires de l'époque le sens aigu qu'a l'homme du combat qu'il doit mener, pour survivre, contre les empiètements du chaos primitif »⁸. Elles ne sont pas seulement le compte-rendu d'événements (passés ou futurs) sur lesquels la foi est fondée, mais aussi des expressions de foi, des invitations à croire, espérer, s'engager aujourd'hui face au chaos qui nous menace.

⁷ Sur cette question, cf les conclusions plus nuancées de R. Riesner, élaborées à partir de la thèse de Bimson sur la datation de l'Exode et de la Conquête : « Les murailles de Jéricho. La recherche biblique entre le fondamentalisme et le criticisme », *Hokhma* 30/1985, pp. 82-90. (N.d.R.).

⁸ *The New Voice*, Herder, New-York 1969, p. 59.

COMMENT LES HISTOIRES « PRÊCHENT »

1. Simplement par le fait qu'on les raconte

Les Evangiles suggèrent quatre procédés pour donner à la narration de l'efficacité. L'un d'eux consiste simplement à raconter. Les commentaires interprétatifs du narrateur sont rares, les événements parlent par eux-mêmes. Plusieurs récits de l'A.T. fonctionnent sur ce modèle, mais l'Evangile de Marc est le récit le plus puissant, le plus direct de l'Ecriture. Dans cet enchaînement haletant d'histoires, il n'y a, pour John Drury, « ni pause ni digression ; chaque événement est un condensé où l'on peut découvrir le mystère de Jésus et le suivre »⁹. Dans ce sens, l'histoire est quasiment identifiable au message et à sa transmission. Toutefois, en même temps, dès que l'on étudie isolément les péripécies de Marc, leur simplicité va de pair avec l'opacité des pièces éparpillées d'un puzzle. On ne peut guère en tirer plus que leur contribution à la puissance de l'Evangile pris comme un tout. Drury commente : cette œuvre où Marc, le premier, « a fait le pas décisif de présenter l'Evangile (paulinien) de la croix comme histoire (à la) force essentielle des actes puissants, simples, et fondateurs », en comparaison avec « l'œuvre plus raffinée et plus digeste des maîtres qui ont suivi, tels Matthieu et Luc »¹⁰. Ces derniers rendent la matière beaucoup plus accessible à leurs lecteurs. Il y a une théologie implicite dans l'histoire de Jésus selon Marc, mais moins évidente que celle des autres évangiles.

Tout cela rappelle au prédicateur la force de la narration brute. La philosophie de l'histoire présuppose que le récit peut communiquer et ouvrir un monde sans que le narrateur explicite nécessairement les principes ou les leçons que les auditeurs en retirent. L'Evangile de Marc nous inspire une prédication au style dépouillé : la simple reprise d'une histoire, qui peut s'avérer d'un puissant effet. Il est difficile au prédicateur d'admettre que l'assemblée trouvera la pointe sans lui. Il se sentira obligé de l'énoncer et de la souligner. Mais en agissant ainsi, nous pouvons détruire la dynamique du récit, lequel atteint son objectif en s'adressant davantage à l'inconscient.

2. Lorsqu'on y incorpore une application

L'Evangile de Matthieu illustre un deuxième procédé narratif : il inclut au récit son application. Comme Marc, Matthieu fait entrer le lecteur dans l'histoire. C'est ainsi qu'elle fonctionne comme prédication : il fait

⁹ *Tradition and Design in Luke's Gospel*, DLT, Londres 1976, Knox, Atlanta 1977, p. 32.

¹⁰ *Ibid.*, p.10.

s'approprier par l'auditeur le message divin, pour changer sa foi et sa vie. Par exemple, Marc raconte l'histoire des disciples pris dans une tempête au milieu du lac (4,35-41). Alors que chez Marc les disciples prennent Jésus avec eux dans la barque, Matthieu, lui, dit qu'ils l'y ont « suivi » (8,23). Est-ce par hasard que Matthieu utilise le terme technique désignant l'état de disciple du Christ ? Il vient justement d'ajouter au récit de Marc l'avertissement de Jésus à quelqu'un qui voulait devenir disciple, sur ce qu'il en coûte de le « suivre » ; il a exhorté un autre à le « suivre » plutôt que de s'en retourner (8,19-22). La récurrence du terme peut difficilement être accidentelle. Monter dans la barque est un acte de « suivance ». La tempête est typique de l'expérience que connaissent parfois les disciples chrétiens. « Seigneur, au secours » est la prière de l'Eglise dans les moments de crise (cp Marc : « Maître, cela ne te fait rien... ? »). Chez Matthieu, Jésus estime ses disciples « de peu de foi », 8,26 (Marc a : « Vous n'avez pas encore de foi ? », ce qui convient moins à des hommes qui ont déjà fait le premier pas de la foi)¹¹. Subtilement, Matthieu nous conduit donc à appliquer l'histoire à la vie de l'église par la manière dont il en relate les détails. De même, quand, à l'occasion, le prédicateur restitue ce que Jésus « a dit » (i.e. ce qu'il aurait pu nous dire), il peut conserver la forme narrative avec tout son potentiel pour toucher l'esprit, le cœur et la volonté, mais il est aussi en mesure d'indiquer des pistes d'application sans greffer sur l'histoire un petit sermon qui risque d'en anéantir l'impact.

On peut tirer une autre conséquence de cette différence d'approche entre Matthieu et Marc. Ce dernier est essentiellement préoccupé par « les événements sur lesquels la foi est fondée » avec le Jésus de la Galilée, de Jérusalem, envers qui les lecteurs sont engagés, ou appelés à l'être. Matthieu s'intéresse plutôt aux « expériences du croyant », aux « engagements auxquels la foi conduit » ; bref, aux implications concrètes pour la vie du disciple de l'événement-Christ. Dans l'Ancien Testament, le livre des Rois s'apparenterait à Marc. C'est un récit expliquant l'exil, « une vaste doxologie du jugement » (G. Von Rad¹²). Ce n'est pas une tentative de tirer des leçons précises d'un passé lointain pour la vie présente. La Genèse et les Chroniques ressemblent plutôt à Matthieu. Elles reprennent l'histoire non seulement avec le souci que l'on puisse discerner, dans les événements passés, l'attitude juste de la foi, mais aussi pour faire tirer au lecteur les implications de l'histoire dans sa vie d'aujourd'hui – pour les

¹¹ Cf G. Bornkamm in G. Bornkamm, C. Barth, H. J. Held, *Traditions and Interpretation in Matthew*, SCM/Westminster, Londres, Philadelphie, 1963, pp. 52-57.

¹² G. Von Rad, *Théologie de l'Ancien Testament* T. I, Labor et Fides, Genève 1971, p. 297.

exilés à Babylone : le sens du sabbat, de l'interdit du sang, de la circoncision ; pour ceux qui vécurent après l'exil : la signification des dispositions de David concernant le temple, des défaites et des victoires de l'histoire pré-exilique).

3. Lorsqu'on y ajoute un enseignement

La méthode de Jean pour actualiser l'histoire de Jésus est moins discrète que celle de Matthieu. Elle s'apparente au procédé que des prédicateurs ont souvent utilisé (mais qui est plus rare ailleurs dans l'Écriture) : la pointe de la narration est amenée par un enseignement direct, rattaché au récit, et qui en fait ressortir les implications théologiques et éthiques. Même ici cependant, l'enseignement est attribué à Jésus lui-même plutôt qu'à l'évangéliste (cp les sermons de l'Ancien Testament, Jos 1 par exemple). Ainsi est maintenue la structure narrative.

4. Lorsqu'elles se poursuivent

Luc présente une quatrième forme biblique de narration. Le récit de l'Évangile se prolonge dans le vécu de l'Église, d'une manière que la séparation de Luc et Actes nous rend difficile à saisir. L'historiographie lucanienne, en deux parties, ne raconte pas seulement ce que « Jésus avait fait et enseigné, depuis le commencement », mais aussi les événements qui ont suivi son Ascension quand le Saint-Esprit est venu sur l'Église et que l'Évangile a été prêché à Jérusalem, en Judée, en Samarie, et jusqu'à Rome. L'histoire de l'Église est issue de l'histoire de Jésus et notre propre histoire est, par conséquent, reliée à l'histoire biblique¹³. Ce type de filiation a une longue tradition ; il remonte à l'Israël de l'Ancien Testament ; la poursuite de l'histoire des Rois et des Chroniques dans Esdras et Néhémie en est l'exemple le plus frappant. C'est le même procédé que l'on retrouve, sans doute, dans le déroulement de l'histoire depuis la Genèse jusqu'aux livres des Rois : un tout sans cesse réactualisé par l'ajout de nouveaux épisodes tout autant que par sa reprise dans des formes plus actuelles. Le résultat définitif de ce processus qui a contribué au développement organique des Écritures, c'est la macro-histoire qui s'étend du Commencement jusqu'à la Fin avec le Christ en son centre. Et parce qu'elle porte ses regards vers la Fin tout autant que vers le Commencement, elle embrasse en fait notre histoire. Il est possible de prêcher en présentant côte à côte une histoire biblique et une histoire actuelle, mais que nous le fassions en chaire ou pas, l'œuvre de Luc nous

¹³ Sur l'histoire des Actes comme reprise de l'Évangile, on consultera utilement W. Ward Gasque, « Les Actes des Apôtres, bilan de la recherche récente », *Hokhma* 42/1989, pp. 17-34 (N.d.R.).

met sur une piste d'homilétique (ou d'étude biblique personnelle) fort suggestive. Nous cherchons à disposer, en parallèle à l'histoire biblique, un aspect de notre histoire qui lui soit analogue. Nous relierons notre histoire à l'histoire de Dieu.

COMMENT LES HISTOIRES ATTIRENT-ELLES ?

Les récits attirent leurs lecteurs. Comment y parviennent-ils, et comment le leur permettons-nous lorsque nous les racontons ? Les observations qui suivent ne prétendent pas à l'universalité. Mais elles peuvent constituer quelques généralités utiles.

1. Par leur structure

Avant tout, les histoires ont un commencement, un milieu, une fin. Autrement dit, elles sont structurées. Elles ont une intrigue, construite d'une certaine manière... On nous présente une tension à résoudre. Il y aura probablement des difficultés à surmonter en cours de route, et les principaux événements ne seront pas sans conséquences. Certains éléments des récits de l'Évangile peuvent susciter une remarque significative de Jésus et c'est autant à cause d'elle que pour d'autres raisons que l'histoire est racontée. Interpréter une histoire oblige à découvrir le fonctionnement de son intrigue. Il peut alors sembler naturel que la structure du sermon suive celle du récit biblique. Le sermon n'aura pas forcément une structure classique, mais – dans l'intérêt des auditeurs – il devra toujours garder la cohérence subtile d'un récit (et ne pas divaguer).

2. Par une peinture réaliste

Deuxièmement, les histoires offrent la description concrète d'une série d'événements situés dans un cadre historique, géographique, social et culturel particulier. On change de décor, les héros politiques, religieux, les méchants défilent devant l'auditoire, des points sensibles de la vie économique, familiale ou sociale sont évoqués en passant ou fortement soulignés.

Pour que l'histoire intéresse les auditeurs modernes, ces allusions doivent leur parler. On peut leur asséner l'information avec maladresse. Il n'est pas nécessaire de resservir toutes les données glanées dans ces mines que constituent l'*Histoire Ancienne d'Israël* (R. de Vaux) ou *Jérusalem au temps de Jésus* (J. Jeremias). Épargnons à la communauté les formules comme « Quand j'ai visité Israël » (à éviter absolument, tout comme « ce mot signifie en grec... » !). Cela n'apporte rien, même si une visite des lieux peut aider à comprendre des récits bibliques et à prêcher dessus. Mais

le narrateur compétent peut faire vivre le concret, et donc la réalité d'une histoire, par des explications plus subtiles, plus discrètes sur le sens de tel ou tel détail dans la reconstruction imaginaire d'une scène importante.

3. Par l'invite à l'identification

C'est une troisième caractéristique des histoires bibliques : elles poussent les auditeurs à identifier leur vie, les circonstances qu'ils traversent à celles du récit. Ainsi, la narration établit que l'histoire concerne l'auditeur aussi bien que le sujet abordé. Les traits qui donnent aux récits bibliques une apparence non-historique tirent souvent leur origine de cette caractéristique. Nous l'avons remarqué dans un récit évangélique comme celui de la tempête apaisée, récit où Jésus et ses disciples utilisent le langage de la vie ecclésiale. Dans l'Ancien Testament, les Chroniques décrivent le comportement du prêtre et du peuple comme s'ils étaient contemporains du Chroniste. En racontant à son tour, le prédicateur encourage pareillement la communauté à considérer qu'il s'agit de l'histoire de gens comme eux, vivant des situations semblables aux leurs. Non pas en affirmant qu'il en est réellement ainsi, mais en utilisant un langage qui produira cet effet.

4. En se focalisant sur des personnages

Pour obtenir cette identification, de même que pour peindre la scène, le contexte et l'action, le prédicateur peut se mettre à la place de chacun des personnages de l'histoire. On devra éviter de broser un portrait psychologique des personnages, et d'imposer au récit nos centres d'intérêt et nos manières modernes de rendre compte de la vie intérieure ; mais il faudra aussi éviter de raconter leur vie. Les histoires bibliques portent également beaucoup moins d'attention que nous à l'évolution des personnages à travers le temps. Nous pouvons toutefois étudier ce que telle péripétie peut signifier pour la personnalité impliquée, et comment les personnages interagissent, en notant spécialement ce que nous pouvons apprendre des paroles, des sentiments et des actes qui leur sont réellement attribués.

En effet, une quatrième caractéristique de nombreux récits, c'est d'être centrés sur des individus auxquels les auditeurs sont invités à s'identifier. Lc 7, par exemple, offre à ses auditeurs une série de courtes scènes impliquant un grand nombre d'acteurs : Jésus, le centurion, l'esclave, les notables, les amis, la foule (vv. 1-10) ; puis Jésus, les disciples, la foule, la veuve, le cortège funèbre, le jeune homme (vv. 11-17) ; Jean, ses disciples, Jésus, la foule, ceux qui bénéficient du ministère de Jésus, les pharisiens, les docteurs de la loi (vv. 18-35) ; le pharisien, la femme pécheresse, Jésus, les invités (vv. 36-50). Les histoires attirent les

auditeurs en leur offrant divers personnages à qui s'identifier. D'un auditeur à l'autre, le sens de l'histoire apparaîtra sous une facette différente. De sorte que la méditation d'une histoire en groupe conduit naturellement chacun à s'attacher et à s'identifier à un personnage différent, d'une manière qui peut ensuite éclairer tout le groupe. Pareillement, le même auditeur recevra un élément nouveau du même récit à différents moments de sa vie. On n'écoute pas une histoire une fois pour toutes. Notre tâche de prédicateurs, c'est ouvrir le plus large accès possible aux ressources que recèlent les portraits des divers personnages. Chacun peut révéler des facettes de l'Évangile. Il s'agit d'aider les gens à entrer dans l'histoire, à s'identifier aux personnages et aux situations comme s'ils les découvraient pour la première fois. Ainsi, ils pourront répondre à l'Évangile comme ils le doivent.

Frank BARRAL

Missionnaire-sculpteur, témoin.

Livre de 250 pages, illustré par 80 photos.

Un roseau agité par le vent

Engagé dans un combat d'aventure peu classique,
il partage avec humour des flashs sur 50 années
au service de Dieu et des hommes.

A commander chez l'auteur :

740 Montée des Alpains F-30000 Nîmes

L'exemplaire : 95 F.

Plus 20 F. , port et emballage